La comédie américaine, d'hier et d'aujourd'hui

La comédie est, après le documentaire, le premier genre exploré par le cinéma, sous la forme primitive du burlesque. Au programme de la séance publique inaugurale du cinématographe à Paris, en décembre 1895, sont inscrits trois courts « comiques » : ***L'arroseur arrosé, Le repas de bébé*** et ***Le saut à la couverture***. Fortement marqué par cette projection, Georges Méliès se lance dans le cinéma et livre à son tour de nombreuses comédies. Le burlesque s'impose comme un genre à part entière et, dès 1905, le Français Max Linder crée un personnage de jeune coureur de jupons que l'on qualifierait aujourd'hui de « politiquement incorrect ». Il est la grande référence du Britannique Charles Chaplin qui, à peine débarqué aux Etats-Unis, invente Charlot pour les studios Keystone de Mack Sennett.

La Mecque du cinéma est en plein essor tandis que l'Europe, la France en particulier, embourbée dans la Grande Guerre, perd de sa superbe. Dépressif, Max Linder émigre en Amérique en 1919 mais ne retrouvera jamais sa vitalité et se suicide à 41 ans.

Hollywood est alors devenue une telle industrie qu'elle semble avoir inventé le cinéma et, déjà, la mondialisation. Chaque studio se distingue par une production particulière : les films noirs pour la Warner, le western pour la Paramount, la sophistication pour la MGM, etc. Mais toutes les Majors se font un devoir de produire des comédies qui bientôt seront vues aux quatre coins de la planète.

L'arrivée du cinéma parlant dès 1927 met fin à l'époque dorée du burlesque, issu de la pantomime. La carrière de deux de ses plus grands représentants, Buster Keaton et Harold LLoyd, est pour ainsi dire terminée. Chaplin lui-même tardera à passer au dialogue, craignant d'y perdre son originalité. Il sacrifiera d'ailleurs le personnage de Charlot à partir de son premier film véritablement parlant, ***Le dictateur*** (1940).

Les années 1930 constituent l'Age d'or de la comédie hollywoodienne. Les temps sont difficiles et, entre les dernières heures de la Prohibition, la crise économique sans précédent, un chômage de masse et les menaces de conflit mondial, les studios misent sur le désir de divertissement du public. En devenant parlant, le cinéma devient surtout chantant. Mais les scénaristes des premières comédies musicales n'oublient pas la première partie de la dénomination de ce nouveau genre.

C'est également l'époque de l'entrée en application du fameux code de censure mis en place par le Sénateur William Hays. Plusieurs scandales ont défrayé la chronique les années précédentes. Le plus célèbre d'entre eux met en scène justement un acteur comique, Roscoe Arbuckle, dit Fatty, auprès duquel Buster Keaton a fait ses débuts et qui verra sa carrière détruite après la mort de l'actrice Virginia Rappe. Le Code Hays veut rétablir la morale au sein de cet Etat dans l'Etat qu'est Hollywood. Non seulement les stars se devront d'être exemplaires, leurs carrières se voyant dès lors contrôlées par les services de presse des Studios, mais les productions sont assujetties à une série d'interdits moraux aussi bien dans ce qui est montré à l'écran que dans ce que l'on entend dans les dialogues. Entre 1934 et 1967, l'usine à rêves composera avec le Code Hays. Et la comédie hollywoodienne se forgera en grande partie face à l'obstacle de la censure, le contournant, défiant les bonnes mœurs, menant à mal l'éthique imposée par la loi, parfois frontalement, le plus souvent de manière implicite.

Né à Berlin, Ernst Lubitsch a fait ses gammes de comédien au sein du Deutsches Theater de Max Reinhardt. Auréolé par la réussite de ses premières mises en scène, il émigre à Hollywood en 1922 et s'impose à la Paramount. L'un de ses premiers films parlants est une comédie musicale avec Maurice Chevalier, ***Parade d'amour*** (1929) dans laquelle il commence à peaufiner la fameuse Lubitsch Touch qui donnera, dans ces années que l'on a appelées folles, une série de chefs-d'œuvre inégalés - et dès lors, sans chansons : ***Haute pègre, Sérénade à trois, Ange, La huitième femme de Barbe-Bleue, Ninotchka, To be or not to be*** ou ***La folle ingénue***... Excusez du peu.

Tirés majoritairement d'œuvres préexistantes (pièces de théâtre ou romans), ces vaudevilles sophistiqués ont généralement pour cadre la haute bourgeoisie, voire l'aristocratie, principalement européenne, et mettent en scène avec un brio époustouflant des personnages se heurtant à des problèmes sentimentaux, des histoires de coucheries, bref, les soucis de tout un chacun, ou presque...

Quel meilleur moyen que la comédie pour dénoncer, sans en avoir l'air, les travers de l'être humain ou les insuffisances d'un système social ? Né en Sicile, Frank Capra débarque aux studios Keystone et, après diverses fonctions, se retrouve à diriger le comique lunaire, à la gloire éphémère, Harry Langdon. Mais les deux hommes finissent par se brouiller après ***L'athlète incomplet*** (1932).

Frank Capra décide dès lors de développer des films plus personnels. Marqué par la crise financière et la grande dépression, toujours en 1932, il signe ***La ruée***, un drame nommé aux Oscars. Cependant, il lui faut attendre trois ans et passer par un tournage chaotique pour remporter non pas un mais cinq Oscars dont celui du meilleur film avec ***New York Miami***, à l'origine de la *screwball comedy*. La quoi ? Vous savez bien, ces films présentant des personnages loufoques (screwball), habituellement des femmes très libérées aux prises avec des maris ou des amoureux dépassés. Les intrigues, aux rythmes et répliques endiablés (le métier de dialoguiste vient d'apparaître !), se ressemblent et tournent autour des thèmes du divorce ou du remariage. Elles se situent dans des milieux bourgeois ou plus modestes.

Howard Hawks, brillant touche-à-tout, signera quelques unes des plus belles réussites du genre : ***L'impossible Monsieur Bébé*** (1938) ou ***La dame du vendredi*** (1940). De même faut-il mentionner les noms de George Cukor (***Sylvia Scarlett***, 1935), Gregory La Cava (***My Man Godfrey***, 1936) ou Mitchell Leisen (***La baronne de minuit***, 1939).

Avec ***L'extravagant Mr. Deeds***, qu'il signe en 1936, Capra réalise enfin un film plus proche de ses préoccupations et nous conte l'histoire d'un honnête provincial bombardé à la tête d'une fortune colossale, tentant de garder les pieds sur terre malgré les convoitises et les coups tordus qui ne tardent pas à l'assaillir.

Gary Cooper puis James Stewart sont les comédiens parfaits pour incarner l'Américain moyen, ***L'homme de la rue***, titre d'une des belles réussites de Capra (1941), aux côtés de ***Vous ne l'emporterez pas avec vous*** (1938), ***Mr. Smith au Sénat*** (1939) ou le sublime ***La vie est belle*** (1946).

Leo McCarey, découvreur du duo Laurel et Hardy, et réalisateur de l'excellente Soupe aux canards en 1933 avec les Marx Brothers, signe deux ans plus tard une comédie ébouriffante avec l'acteur britannique, Charles Laughton, ***L'extravagant Monsieur Ruggles***, puis ***Cette sacrée vérité*** (1937) avec le grand Cary Grant. Mais son plus beau film demeure sans conteste ***Place aux jeunes*** (connu également sous le titre de sa première sortie, ***Au crépuscule de la vie***), un drame poignant... Car à Hollywood, les cinéastes sont rarement auteurs de leurs scénarios. Ce sont des techniciens et ils ne rechignent pas à passer d'une comédie à un drame ou à un film noir.

Le cinéma hollywoodien entre dans une grande transformation dès les années 1950. L'arrivée dans les foyers des images déversées par le petit écran conduira les Majors à privilégier un cinéma spectacle : apparition du Cinémascope et généralisation de la couleur. Les coûts de production augmentent et entraînent une extériorisation des tournages, notamment en Europe où décors et main-d'oeuvre sont moins chers qu'aux Etats-Unis. Comme on le sait, la révolution technologique va permettre l'éclosion de par le monde des Nouvelles vagues et de ce que l'on nommera le Nouvel Hollywood. Les films deviennent plus sérieux, dramatiques, et les comédiens ressemblent davantage à monsieur tout le monde qu'aux stars du passé. Une exception notable et revendiquée comme telle, ***On s'fait la valise, doc ?***, de Peter Bogdanovitch (1972), joyeux hommage à la *screwball comedy*.

La carrière de Billy Wilder est exemplaire des grandes mutations de l'industrie. Ancien scénariste de Lubitsch, capable de livrer un film noir des plus prenants (***Assurance sur la mort***, 1944), une réflexion cinglante sur le journalisme (***Le gouffre aux chimères***, 1951) ou sur la mythologie de Hollywood (***Boulevard du crépuscule***, 1950), Wilder n'en oublie pas son maître et signe avec ***Ariane*** (1957), avec la sublime Audrey Hepburn, un film sous influence et avec ***Certains l'aiment chaud*** (1959) et ***La garçonnière*** (1960), des chefs-d'oeuvre incontestables. Mais, à partir du milieu des années 60, et avec un film sur deux tourné en Europe, la grâce des films de Billy Wilder est moins présente, le comique moins évident. La farce a laissé la place au cynisme (***La grande combine***, 1966) ou à la mélancolie, néanmoins bouleversante (***Avanti***, 1972).

Un film marque cette époque, ***The Party*** de Blake Edwards (1968), cousin germain du ***Playtime*** de Jacques Tati, réalisé un an avant. Sous la peau d'une comédie baignée d'un burlesque que l'on croyait perdu, se cache une critique acerbe de cet Hollywood en grande transformation, composé de parvenus, de producteurs libidineux, de comédiens demeurés, d'alcooliques et de toute sorte de personnages imbuvables...

La fin des Studios est surtout synonyme de la convergence des médias. La télévision, la publicité, la musique, ce que l'on nomme l'industrie du divertissement a pris le pouvoir, intégrant dans un conglomérat anonyme le film, produit comme un autre. Les patrons des Majors sont désormais issus de la banque, des assurances ou d'autres domaines fort éloignés du cinéma.

Les décennies suivantes connaissent un regain. Pas vraiment un renouveau. On recycle : un peu de screwball, des amours incongrues, du burlesque, du comique de situation, du pastiche de films de genre, de la comédie romantique... La nouveauté est peut-être à chercher parmi les comédiens et l'apparition par exemple de comiques Noirs : Eddy Murphy (***Le flic de Beverly Hills***, 1984) ou Whoopi Goldberg (***Sister Act***, 1992). Et par l'éclosion d'humoristes venus du stand-up dont le représentant le plus célèbre au monde est Woody Allen, à la fois comédien, scénariste et réalisateur.

Si ses premières mises en scène se situent entre la fin des années 60 et le début des années 70 (***Prends l'oseille et tire-toi***, 1969, ***Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur le sexe (sans jamais oser le demander),*** 1972), Woody Allen se revendique en tant qu'auteur et, marqué par des cinéastes européens tels que Bergman ou Fellini, il atteint une renommée internationale avec des films moins ouvertement comiques comme ***Annie Hall*** (1977), ***Manhattan*** (1979), ***Zelig*** (1983), ***Hannah et ses sœurs*** (1986) ou le fabuleux ***Crimes et délits*** (1989), film extrêmement sombre qui constitue certainement sa meilleure réalisation.

Sous l'effet de la télévision, des séries et des sitcoms, l'humour potache s'impose les années suivantes avec les films des frères Farelly par exemple (***Mary à tout prix***, 1998), visant avant tout un auditoire jeune, qui constitue le cœur du public de salles.

Une émission phare comme le « Saturday Night Live », donnera ses lettres de noblesse au stand-up et à l'éclosion de comédiens tels que Jim Carey, Billy Cristal ou Ben Stiller, appelés à faire valoir leur talent sur grand écran.

Leader des comédies dites régressives (***En cloque, mode d'emploi***, 2005 ; ***40 ans, toujours puceau***, 2007), Judd Apatow, issu du stand-up, met en scène des doubles de lui-même, des « adultescents » refusant d'entrer dans cette société effrayante, préférant échanger des blagues salaces avec leurs potes, manger de la junk food devant la télé ou les jeux vidéos, et parler de nanas... Après le succès de ses premières réalisations à la durée pourtant inhabituelle, l'auteur se permet une sorte d'introspection très libre et peu commerciale (***Funny people***, 2009) avant d'accorder le protagonisme aux personnages secondaires de son premier film (***40 ans, mode d'emploi***, 2012). Egalement producteur, Apatow a créé une véritable famille de la comédie impertinente (***Disjoncté***, 1996 ; ***Présentateur vedette : La légende de Ron Burgundy***, 2004 ; ***Ricky Bobby***, 2006 ; ***SuperGrave***, 2007 ou encore ***Sans Sarah, rien ne va***, 2008).

Franc-tireur ayant lui aussi fédéré un petit clan et un cercle d'admirateurs toujours grandissant, Wes Anderson élabore des comédies à la fois loufoques et extrêmement sensibles, à la mise en scène d'une élégance folle (***La famille Tenenbaum***, 2001 ; ***La vie aquatique***, 2004 ; ***A bord du Darjeeling limited***, 2007 ; ***Moonrise Kingdom***, 2012).

Dans un registre à l'origine proche de la parodie, et au prix d'une mise en scène méticuleuse, Ethan et Joel Coen, scénaristes, réalisateurs, monteurs et producteurs de leurs films, inspirés par la culture populaire (cinématographique tout comme musicale), ont bâti une oeuvre variée et excitante, sondant l'Amérique dite profonde, allant du polar décalé (***Blood simple***, 1984 ; ***Miller's crossing***, 1990 ; ***Fargo***, 1996) à la comédie la plus déjantée (***The Big Lebowski***, 1998) ou plus sophistiquée (***Intolérable cruauté***, 2003) en passant par une réflexion sur les affres de l'écriture (***Barton Fink***, Palme d'or en 1991), une méditation sur la judéité (***A Serious Man***, 2009) ou le western (***True Grit***, 2010).

En parallèle à ces nouveaux auteurs, toute une nouvelle génération de comédiens s'est révélée ces dernières années. En vrac, Will Ferrell, Jim Carey, Ben Stiller, Leslie Mann, Melissa McCarthy, Sacha Baron Cohen, Kristen Wiig, Jack Black, Adam Sandler, Jonah Hill, Russell Brand, Jason Segel, Owen Wilson, Vince Vaughn, Katherine Heigl, Bill Hader, Zach Galifianakis, Paul Rudd, Seth Rogen, etc.

Même si les comédies pour adultes sont aujourd'hui plus douce-amères, sentimentales, et ne sont plus destinées à faire passer des messages sociaux comme autrefois, que les productions pour le jeune public manquent parfois de subtilité, quand elles ne revendiquent pas une certaine vulgarité, la comédie reste la catégorie de films la plus populaire. Et il y a fort à parier que l'actuel vivier d'auteurs, de réalisateurs et de comédiens, à son tour, influencera les générations à venir, garantissant ainsi une longue vie au genre sous toutes ses formes...